

Ben Swift

Pierre Karch et Jean Benadak

Numéro 31, été 1984

Un été culturel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

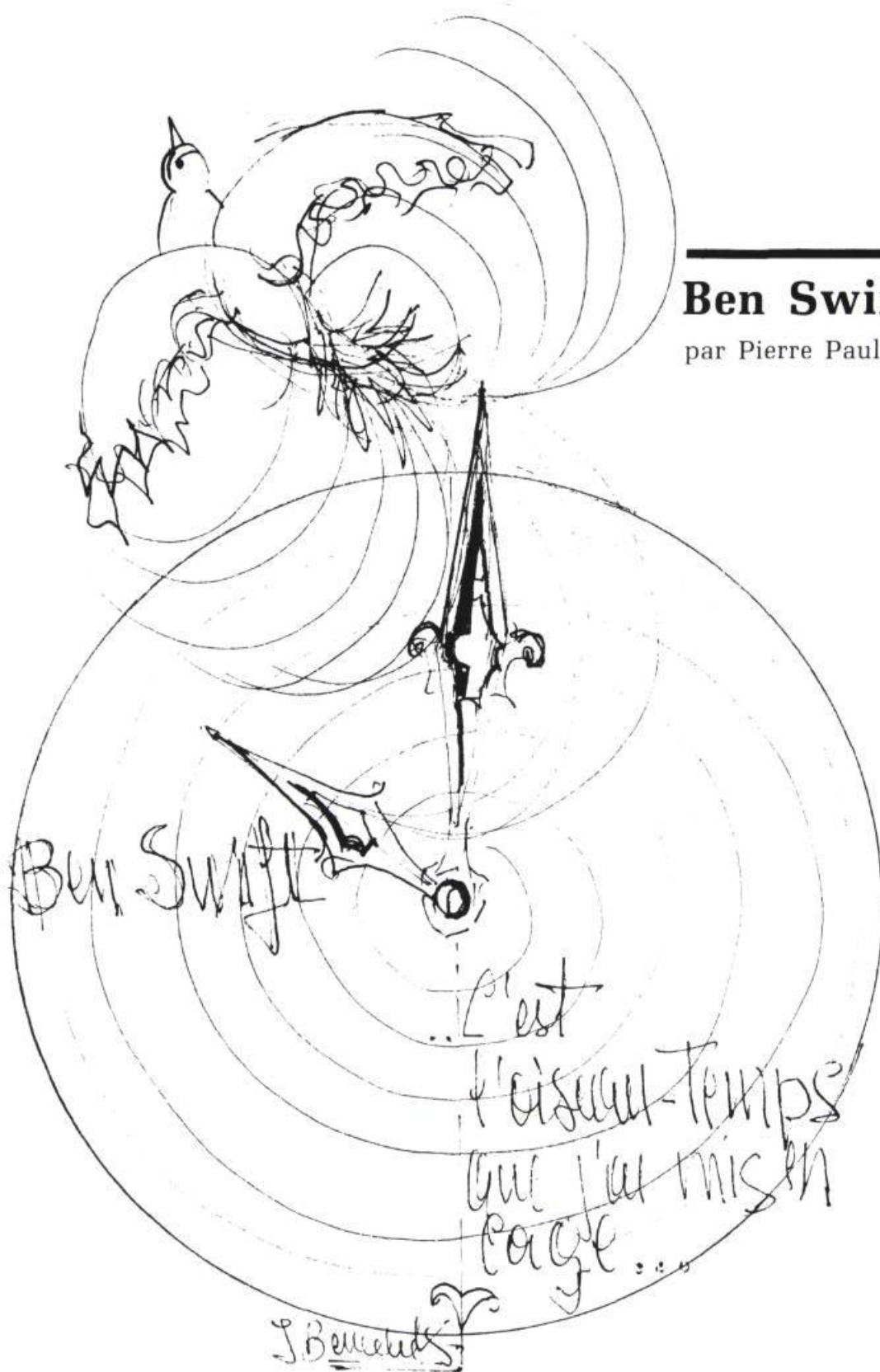
0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Karch, P. & Benadak, J. (1984). Ben Swift. *Liaison*, (31), 52–55.



Ben Swift

par Pierre Paul Karch

Ses premières années filèrent tellement vite qu'à vrai dire ni Ben ni ses frères-soeurs-parents ne les virent passer.

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il eut une enfance exceptionnelle. Il apprit à marcher-parler-lire dans le temps de le dire. S'il est vrai qu'à sa naissance Gargantua cria : « À boire! À boire! », on pourrait avancer, sans crainte d'exagération, que dès ses premiers mois, au moment de se réveiller dans son berceau, Ben lisait impatiemment le calendrier comme quelqu'un qui a hâte de terminer un roman-fleuve. Lorsqu'il abandonna le biberon — qu'il vidait d'un trait à la grande consternation de sa pauvre mère! — il prit les bouchées doubles, ce qui fit que les heures des repas se résu- maient à moins de rien. Il n'avait pas un an qu'aussitôt réveillé-debout-habillé il arpentaient les deux étages de la maison comme un animal en cage. Mais vous ai-je parlé de sa naissance? Non? Voilà que je fais comme lui : je brûle les étapes. Il faut tout de même que je vous dise. . .

Et puis à quoi bon? Vous aurez deviné qu'il était né avant terme. Pas moyen de le retenir. Le fœtus gigotait comme un ver à soie, se démenait comme un chat dans un sac, faisait des mains et des pieds pour sortir. Il frappa du front contre le nombril, donna des coups de pied par devant, joua des coudes par derrière. Le diable aurait été dans la boutique que ça n'aurait pas été pire. Toujours est-il que, n'en pouvant plus de rester ainsi renfermé, il tendit le cou, ouvrit un oeil puis l'autre et trouva bien long le temps que le médecin mit à le sortir de là.

— Il faudrait ben maintenant lui trouver un nom.

— On sait ben.

— Mais lequel? C'est pas toujours ben facile de donner un nom à un enfant.

— Surtout quand c'est le septième né de garçons.

— On peut toujours ben pas l'appeler Samedi comme le septième nain de Blanche-Neige.

— Ça serait peut-être pas ben ben correct d'autant plus qu'il y a un copyright dessus.

Les conversations de ce genre se multiplièrent au cours du premier mois qui suivit la naissance du dernier-né des Swift. Ils devaient toutefois faire vite sans quoi le gouvernement, qui fait attendre mais n'accepte pas qu'on le paie de la même monnaie, n'enverrait pas le premier chèque d'allocation familiale. Le lecteur l'aura compris sans qu'on le lui explique : les Swift portaient leur nom comme une malédiction. Tout le monde se moquait d'eux. On allait jusqu'à dire : « Lent comme les Swift ». Toujours est-il que leur choix s'arrêta sur Ben. Ils ne surent jamais ben-ben-ben pourquoi. Que Ben ait été leur septième garçon n'était probablement pas entré dans leurs considérations. Lorsqu'un parent leur dit : « Ça serait-il que ça va être votre dernier? » cette question-remarque-reproche leur coupa le souffle tant elle était inattendue. Mais d'un commun accord, les Swift mirent fin à la saison des semailles. Ben fut leur petit dernier. Mais j'anticipe.

À l'hôpital le bébé fit sensation. Les gardes se penchaient incrédules au-dessus de lui pour examiner de plus près ses yeux qui tournaient dans le sens de l'horloge qu'il fixait. Il ne suivait pas les heures. Il ne suivait pas les minutes. Il suivit d'abord l'aiguille des secondes puis, ayant tôt compris ce qui se déroulait devant lui, il se mit à devancer l'aiguille et à tambouriner des dix doigts sur son petit matelas en attendant que l'aiguille le rattrape. Cette activité pourtant fort stimulante — il y a des adultes tout formés qui passent des journées entières à ne faire que cela — eut tôt fait d'ennuyer le bébé qui se mit à s'étirer-bâiller-dormir. Il avait visiblement hâte de sortir de là. On n'avait jamais vu cela! L'hôpital était tout ce qu'il y avait de plus moderne et tous ceux qui y entraient tenaient à y rester le plus longtemps possible tant on y était bien. On parla du bébé extraordinaire au

médecin-chef qui n'eut, malheureusement pour lui et l'avancement des sciences, pas le temps d'observer le phénomène qui passa inaperçu du monde des savants n'ayant pas fait l'objet d'un article avec tableaux et notes dans le *Medical Journal*.

— Au grenier!?!

— Oui, au grenier. Qu'est-ce qui ne va pas?

— Allez vite le chercher!

Vite! C'est une question de vie ou de mort!

Aussitôt que l'enfant parla, on n'entendit sortir de sa petite bouche que des phrases d'impatience : « J'ai assez hâte d'avoir fini! » « On arrive bientôt? » « Je le veux tout de suite! » « C'est quand Noël? » À la maison, on était au désespoir. Que faire d'un enfant qui a toujours hâte au lendemain qu'il appelle cent fois par jour? On invoqua tous les saints à tour de rôle. C'était avant le dernier concile, le ciel était alors plus peuplé qu'aujourd'hui; ce n'était donc pas une petite affaire. Il fallait y mettre le temps.

Les saints implorés à domicile n'avaient pas donné signe de vie. Il fallait s'y attendre. Si on pouvait se mériter les faveurs du ciel et gagner son salut tout en restant chez soi, c'en serait fait des églises et des sanctuaires. Convaincue de son erreur de tactique, Madame Swift décida de confronter les saints sur leur propre terrain. Elle se rendit avec son fiston au sanctuaire des martyrs canadiens. Silence. « Tous

des sauvages », marmonna-t-elle en sortant de l'église des jésuites. Elle supplia la bonne sainte Anne toute en or qui lui fit la sourde oreille. « On sait bien, elle est trop riche pour s'intéresser au pauvre monde ». Au Cap-de-la-Madeleine, elle récita le rosaire mais la Vierge ne pleura pas, ne sourit pas, ne battit pas des mains. « Elle est aussi snob que sa mère », ne put s'empêcher de penser Mme Swift qui trouvait le ciel difficile à ébranler. À bout d'idées, elle fit le pèlerinage à l'oratoire St-Joseph.

— Prions le frère André, dit-elle.

— C'est un saint, le frère André ?

— Non, pas encore, mais il est en bonne voie de le devenir. S'il te guérit, ça va certainement aider son procès.

— Tous les saints réunis n'ont rien pu pour moi. Maintenant tu me confies aux soins d'un amateur qui n'a pas encore fait ses preuves et qui subit un procès par dessus le marché ! C'est un peu fort ! Moi, je n'ai pas le temps d'attendre. Aussi bien demander au diable de venir à mon secours.

— Pourquoi pas ?

La réponse lui était venue comme un éclair. Elle était chaude-amusée-légère. Ben releva une petite odeur d'encens ? de chandelle ? de soufre ? Oh ! qu'importe. Il se retourna dans la direction de la voix. Il n'y avait personne derrière lui et pourtant il aurait mis la main au feu que cette voix lui avait parlé à l'oreille gauche. Il regarda plus loin, dans la direction de la porte restée ouverte où se tenait un homme d'un âge incertain mais à la peau ridée,

aux cheveux rares et gris. L'étrange pèlerin lui sourit, lui fit un clin d'œil puis, d'un geste de la tête, l'invita à venir le rejoindre dehors. Ben quitta sa mère perdue dans ses oraisons.

— C'est pas exactement le paradis sur terre là-dedans.

— C'est triste-sombre-plat'.

— On a vite fait le tour des murs.

— À qui le dites-vous !

— À toi justement. J'ai vite compris que tu te morfondais ici. Tu avais hâte d'en sortir, hein ? Tu n'as pas de temps à perdre, toi.

— Tu l'as, tiens-le bien, lâche pas.

— Ce qu'on ne donnerait pas pour faire avancer le temps ! pour sauter tout ce qui nous embête ! pour traverser en toute vitesse les moments pénibles !

— Il n'y a rien que je ne donnerais pas pour pouvoir faire cela.

— Rien ?

— Rien !

— On dit ça . . .

— Rien, que je vous dis.

— Tu permets que je me méfie un peu ?

— Comment ?

— Une petite signature. Ici. Et tu as ce que tu désires.

— Oui ?

— Signe.

Ben ne prit pas la peine de lire le parchemin qu'on lui tendait comme une perche de salut. Il avait tellement hâte de voir son rêve se réaliser ! Il apposa sa griffe au bas du contrat. Le drôle de petit vieux examina les caractères tracés au stylo à bille, regretta la belle époque des plumes d'oie, mais jugea la signature tout aussi liante. Il sortit alors d'une poche de son manteau une boîte à musique. Mais quelle boîte ! Figurez-vous une petite cage toute en or fin. Dans la cage, sur un perchoir, dormait, la tête sous une aile, un oiseau d'or et d'émail couleur de lapis-lazuli. Le tout aurait pu être signé Fabergé, l'était peut-être.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est l'oiseau-temps que j'ai

mis en cage pour ton bonheur. Quand tu voudras donner des ailes au temps, tu n'auras qu'à ouvrir la petite porte que voici. L'oiseau s'éveillera, chantera et s'envolera jusqu'à ce que tu le rappelles. Les heures-jours-semaines ne s'envoleront que pour toi, mais attention ! n'importe qui peut libérer l'oiseau. Cela te va ?

— Oui-merci-bonjour.

Ben n'était tout de même pas pour se perdre en salamalecs et en remerciements. Il ouvrit aussitôt la porte de la cage, l'oiseau se réveilla, chanta, s'envola. Ben se retrouva à la maison, il avait sauté deux jours. Les semaines qui suivirent filèrent à toute allure. Ben condensa les nuits tant il avait hâte aux lendemains, escamota certaines classes tant il trouvait que ça n'avancait pas, croqua les semaines d'examens puis une-deux-trois années d'école. À l'université il fit des études brillantes. Les filles ne s'intéressaient pas à lui. Ben avait mauvaise réputation : c'est que même en amour il avait hâte de passer à autre chose. Il ne se maria pas, fit de bonnes affaires, se retira tôt. À soixante-cinq ans il se rendit compte qu'il avait grugé presque toutes les étapes de sa vie, qu'il était le plus vieux de sa génération. Avec l'âge vinrent les rides, les maux de toutes sortes. Autrefois Ben ouvrait la porte de la cage et passait à travers les rhumes-grippes-maux de gorge dans le temps de dire aspirine.

Un jour que Ben était au jardin avec les parents de Benjamin, il se sentit tout drôle.

— Où est Benjamin ? demanda-t-il, inquiet.

— Je ne sais pas, répondit sa mère qui ne s'en faisait pas pour si peu.

— Il m'a demandé la permission d'aller au grenier. Je lui ai dit que je n'y voyais aucun mal pourvu qu'il ne brise rien.

— Au grenier ! ? !

— Oui, au grenier. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Allez vite le chercher ! Vite ! C'est une question de vie ou de mort !

— Oh Ben ! tu exagères. Mais vas-y, Edmond.

— Vous voyez ?

Ben s'était levé, plus pâle qu'un tyran qui voit sa mort écrite en gros caractères sur les murs. Il marchait maintenant lourdement, au ralenti, comme un ivrogne qui cherche la porte de sortie. Et comme un ivrogne, il chantait :

— Où va mon coeur ?

Je n'en sais rien.

Où va mon coeur ?

Toujours plus loin.

Où va mon coeur ?

Ici, très loin.

Et va mon coeur,

Sonne le tocsin.

Il faut qu'on meure

De mon refrain.

Va ma douleur,

Va mon destin,

Va où va mon coeur,

Sonne le tocsin.

Tout en chantant, il se faisait aller les bras comme un vieux moulin détraqué. C'était pitié de le voir.

— Ben ! Qu'est-ce que tu as ?

— Regarde ! Là, là !

— Oh ! le bel oiseau !

— Oiseau de malheur ! Va-t'en !

Tu m'entends ? Va-t'en, sale animal ! Rentre dans ta cage ! Ah ! le petit salaud... Il me le paiera. Attends que je mette la main sur lui...

— Ma foi ! Tu es en train de devenir méchant.

— ... que je lui torde la cou.

— Arrête, Ben ! Tu perds la boule !

— Ô temps, suspends ton vol !

— Ça y est ! Il est complètement dingé.

— Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je

demeure

— Edmond ! Edmond ! Au

secours ! Ben est devenu sénile !

— Ô tempora !

Ben voyait les années passer. Edmond ne revenait pas. Julie s'affolait.

— Ben ! Arrête-moi ça !

— Tempus fugit !

Julie disparut dans la maison ; Ben, dans la pelouse.

Lorsque Julie revint au jardin avec Edmond et Benjamin, Ben n'y était plus. Un lierre avait poussé là où il s'était écroulé-émietté-évanoué tantôt et s'étirait en direction du trio, menaçant comme un serpent qui a choisi sa proie et s'apprête à sauter dessus.

Le petit Benjamin courait devant ses parents. Il essayait de s'emparer de l'oiseau-temps qui se jouait de lui comme un feu follet. Le lierre poussait, poussait encore, poussait toujours. Benjamin ne le vit pas. Il n'avait d'yeux que pour l'oiseau qui fit feu, disparut. L'enfant obsédé trébucha, se cogna la tête contre une pierre. Julie et Edmond, qui n'avaient pu le rejoindre à temps, virent, horrifiés, médusés, le sang épais de leur enfant couler sur le lierre qui le but comme de la rosée.

Pierre Paul Karch est l'auteur de *Nuits Blanches* et de *Baptême*, publiés à *Prise de Parole*.

Jean Benedek, est un artiste qui réside à Toronto et qui enseigne au Collège Glendon.

Maintenant il savait bien que ses douleurs n'étaient plus passagères, qu'il ferait mieux de les prendre en patience. Le temps était venu pour lui d'attendre, comme les autres.

L'oiseau qui chantait l'air du temps et qui traversait les heures-jours-semaines à tire-d'aile n'avait plus d'attrait pour lui maintenant qu'il avait dépassé l'âge tant attendu de milliers d'ouvriers et de fonctionnaires qui se disent : « Quand je serai à la retraite, je... » Le plus pressant était devenu pour lui d'arrêter le temps, de l'égrener lentement, de le savourer à petite dose. Rattraper le temps perdu ! Faire marche arrière. Les souvenirs... Mais il se voyait de tout temps, en tout lieu au pas de course, les jambes à son cou, le premier arrivé et le premier à repartir. Il se demanda pour combien de temps il en avait encore à... Mais il écarta de lui cette pensée et, pour être plus sûr de ne pas succomber plus tard à la tentation, il enferma l'oiseau-temps dans un coffre au grenier et l'oublia.

Ben découvrit la vie à partir du moment où il se mit à perdre son temps. Tout l'intéressait : les fleurs,

les oiseaux — les vrais, ceux qui chantent non pas sur commande, mais parce qu'ils en ont envie — les enfants, ceux de ses frères et soeurs qui lui rendaient régulièrement visite. Comme il était riche, on lui avait maintes fois demandé d'être parrain. Mais comme il ne croyait ni à Dieu ni au diable — le malheureux ! — il avait toujours refusé jusqu'à ce qu'on lui présente un neveu tout rose-chauve-frippé qui devait porter son nom. Ben trouva le petit Benjamin adorable, l'adopta presque, ne se fatiguait pas de la voir. Les deux s'entendaient à merveille malgré la grande différence d'âge. C'était plaisir de les voir ensemble.